

SIMÉON

Il y avait alors à Jérusalem un homme qui s'appelait Siméon; cet homme était juste et craignant Dieu; il attendait la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était sur lui. Il avait été averti divinement par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait point qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur. Il vint au temple par un mouvement de l'Esprit, et, comme le père et la mère apportaient le petit enfant Jésus pour faire à son égard ce qui était en usage selon la loi, il le prit entre ses bras, et bénit Dieu et dit: « Seigneur, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, selon ta parole, car mes yeux ont vu ton salut que tu as préparé pour être présenté à tous les peuples, pour être la lumière qui doit éclairer les nations et la gloire de ton peuple d'Israël ¹. »

(Luc II, 25-32.)

Tout est simple, mes frères, dans le récit que nous venons de lire; rien n'y rappelle cette grandeur fastueuse ni ce puéril entassement de prodiges dont les religions entourent d'ordinaire l'en-

¹ Sermon prêché à Noël 1864.

fance de leurs prophètes et de leurs dieux. Voyez Marie et Joseph entrant dans le temple de Jérusalem. Qui aurait pu croire qu'une grande destinée planât sur l'enfant qu'ils venaient présenter au Seigneur? Aucun cortège ne les accompagne, aucun prodige éclatant ne signale la cérémonie qu'ils accomplissent, et saint Luc se borne à indiquer, en passant, qu'ils durent offrir à Dieu deux tourterelles, c'est-à-dire le sacrifice des plus pauvres. C'est alors que paraît Siméon, ce Siméon dont la légende de l'Église a voulu faire un sacrificateur, un pharisien, un glorieux personnage, comme si l'Évangile avait besoin de nos distinctions mondaines et comme s'il ne lui avait pas donné une noblesse assez haute en résumant son caractère par ses simples mots : « Il était juste, craignant Dieu, et il attendait la consolation d'Israël. » Oui, tout est parfaitement simple dans cette scène, et, cependant, qui de nous peut la lire sans émotion? Qu'elle est belle cette figure du vieillard Siméon, de cet homme dont toute la vie n'a été qu'une longue attente et qui voit maintenant se réaliser tous les vœux de son cœur! Qu'elles sont touchantes les paroles qui lui échappent : « Seigneur, tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix! » Qu'elle est vive la foi par laquelle il salue, dans

un petit enfant, le Sauveur des hommes, en lui annonçant ses destinées dont nous voyons chaque jour se hâter l'accomplissement! Ne vous semble-t-il pas, mes frères, que Siméon représente tous les croyants de l'ancienne alliance, tous ceux qui pendant tant de siècles ont soupiré après la délivrance, tout ceux qui l'ont prédite et qui l'ont attendue? Ne vous semble-t-il pas voir en lui l'Église des patriarches et des prophètes qui, prenant le Christ nouveau-né sur ses bras défaillants, le présente à l'Église de l'avenir et lui dit : « Pour moi, ma tâche est achevée; voici celui que j'ai si ardemment désiré; voici ton Sauveur et ton Roi? »

Méditons ce récit, mes frères, et que ne peut-il devenir pour chacun de nous une réalité! Pourquoi chacun de nous ne trouverait-il pas ici ce que Siméon a trouvé dans le Temple, je veux dire un Sauveur! Mais s'il l'y trouva, rappelons-nous que ce fut parce qu'il y vint « poussé par le Saint-Esprit. » Mes frères, est-ce l'Esprit de Dieu qui vous a conduits dans cette enceinte? Oh! triste pensée! quand nous voyons nos églises remplies en ce jour de Noël, comment ne pas songer avec amertume à tous ceux que le formalisme seul y

ramène ! Comment ne pas se dire qu'étrangers à Dieu tout le reste de l'année, ils se tiennent pour satisfaits s'ils lui accordent, en des jours pareils, quelques instants d'une attention partagée ! Empressés aux grandes fêtes, ils viennent y contempler les souvenirs les plus touchants de l'amour du Dieu de l'Évangile ; ils viennent tour à tour s'asseoir auprès du berceau, de la croix ou du sépulcre ouvert de Jésus, et quand ils ont appris, une fois de plus, combien Dieu les a aimés, et de quelle miséricorde immense ils ont été les objets, ils en concluent qu'ils peuvent s'aller plonger de nouveau, corps et âme, dans le tourbillon des affaires, du monde et du péché. Ils se rassurent en songeant aux émotions religieuses qu'ils ont éprouvées, comme si ces émotions mêmes ne rendaient pas leur indifférence habituelle plus coupable, et leur légèreté plus inexcusable !.... O Esprit Saint, s'il en est, parmi nous, qui soient venus ici sans avoir subi ton attrait, sans avoir écouté ta voix, parle à leurs cœurs aussi bien qu'au nôtre, afin que, les uns et les autres, attirés par toi comme Siméon, nous puissions être conduits comme lui à contempler, à bénir Celui dont ce jour nous rappelle les abaissements et la miséricorde.

Siméon, nous est-il dit, attendait la consolation d'Israël... Dans ce mot court, mais frappant, nous découvrons une pensée inconnue à l'ancien monde, et qui donne à la nation juive une grandeur incomparable... Israël est un peuple qui *attend*. Tandis que les autres peuples s'agrandissent, conquièrent et s'étendent ici-bas, tandis qu'ils ne songent qu'à leur puissance, à leur prospérité visible, Israël attend... Même au temps le plus glorieux de son histoire, il porte ses regards vers l'avenir. Ce petit peuple a une immense, une étrange ambition : il attend le règne de Dieu sur la terre... Ah ! je sais bien tout ce qui se mêlait à cette ambition de charnel et d'intéressé, je sais que, pour la masse du peuple, le règne de Dieu, c'était le règne d'Israël, c'était une Jérusalem brillante, un territoire agrandi, des ennemis foulés aux pieds, une domination superbe sur toutes les nations de la terre ; mais les âmes vraiment pieuses et saintes entendaient d'une autre manière la « consolation d'Israël. » Pour elles, il s'agissait, avant tout, de délivrance, de pardon, de salut... C'était de la gloire de Dieu qu'elles avaient soif, c'était vraiment son règne qu'elles attendaient sur la terre.

Cependant, qu'elles étaient peu nombreuses, ces âmes qui ne se lassaient pas d'attendre ! Depuis

plus de quatre cents ans, aucun prophète n'avait paru pour raviver leur espérance. L'étranger dominait dans Jérusalem; chaque jour le centurion romain passait sur le sol sacré où reposaient les ossements des pères. Dans la chaire de Moïse, des prêtres orgueilleux et hypocrites relisaient, sans les comprendre, les promesses de l'Écriture; le formalisme religieux couvrait d'un linceul de plomb la nation tout entière; à la place des magnifiques effusions de la piété d'autrefois, on entendait retentir, comme un glas funèbre, les prières monotones des pharisiens... A de rares intervalles, quelques croyants d'élite ranimaient un moment la foi d'Israël, mais ces lueurs passagères, en s'éteignant bientôt, laissaient la nuit plus sombre encore... Les railleurs, les Sadducéens, ces raisonneurs d'alors, demandaient sans doute, en se jouant, où était la promesse de l'avènement du Messie.— Pourtant, au milieu de cette glaciale indifférence, Siméon attend encore... Ni le temps qui s'écoule, ni la condition misérable dans laquelle Israël est tombé, ni les railleries des incrédules, ni l'indifférence des prêtres, ni le silence étrange de Dieu qui semble abandonner sa cause, ni l'âge qui s'avance, ni ses cheveux blancs qui lui disent que le temps des illusions est passé, ne

peuvent affaiblir cette indomptable espérance. Appuyé sur la promesse divine qu'il oppose à tout ce qu'il voit, à tout ce qu'il entend, à tous les doutes de son intelligence, à toutes les faiblesses de son cœur, Siméon croit, il attend, il espère, jusqu'au jour où il peut s'écrier : « Tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix, car mes yeux ont vu ton salut. » Quel exemple qu'une pareille vie, et, pour nous, croyants de ce siècle, quel saisissant enseignement !

Ne vous y trompez pas, en effet, un chrétien est un homme qui attend... Oh ! je sais que le Christ est venu... Il est venu celui qui a les paroles de la vie éternelle, et à qui pourrions-nous aller qu'à lui ? Il est venu celui qui seul peut apaiser notre soif de justice, de pardon, de sainteté, d'amour ; il est venu, et nous l'avons connu, et, dans nos cœurs nous voulons qu'il tienne la place la plus sacrée... Non, nous n'en attendons pas un autre. Aussi bien, croyons-nous que ni la terre, ni le ciel ne pourraient produire une sainteté supérieure à la sienne, et une charité plus magnifique que celle qu'il a fait éclater sur la croix... Mais, si le Christ est venu, mes frères, son règne est encore à venir, et c'est ce règne que nous attendons.

Etes-vous de ceux qui l'attendent? De ceux qui tournent vers l'avenir un regard anxieux, parce que le présent ne peut pas les satisfaire? Oui, me répondrez-vous sans doute; et quel homme voudrait passer pour satisfait! Tous ceux qui souffrent se lassent du présent, ils attendent, ils espèrent... Mais, il ne s'agit pas ici de la souffrance de l'égoïste qui espère trouver demain ce que le jour présent lui refuse. Toute souffrance qui ne se rapporte qu'à nous-mêmes est égoïste en son principe. Non, ne me parlez pas de ces aspirations inquiètes, de cette mélancolie qui a pour cause le découragement, l'amour propre blessé, l'envie, le mécontentement d'une position inférieure, la sourde colère de n'être pas au premier rang. Il n'y a là rien de grand, et, si poétique que votre douleur vous paraisse, elle n'en est pas moins petite, mesquine et sans fruit...

Je m'adresse ici à ceux qui cherchent et qui souffrent, parce qu'ils ont faim et soif de vérité et de justice, et qu'ils voient autour d'eux l'erreur, l'égoïsme, la corruption. Ce sont là, mes frères, les âmes qui attendent. Elles attendent d'autant plus ardemment qu'elles aiment Jésus-Christ... Et comment voulez-vous qu'après avoir vu en lui la pureté, l'harmonie morale, et surtout l'amour

dans sa plénitude, elles puissent renoncer à les voir ailleurs et prendre leur parti des hommes et du monde tels que le péché les a faits...? Aussi je vous montrerai des hommes que le monde pouvait rendre parfaitement heureux, des hommes qui avaient talents, force, richesse, affections, tout ce qui peut enchanter la vie, mais qui, après avoir contemplé Jésus-Christ, ont compris que rien de tout cela ne pouvait les satisfaire. Un besoin ardent de sainteté s'est emparé de leur âme et tant qu'il leur faut lutter avec le péché qui les assiège, avec les convoitises qui les abaissent, ils ne sont pas satisfaits..., ils attendent. Ils ont contemplé Jésus-Christ, ils ont vu son amour, leur cœur s'est ouvert à tout ce que l'humanité leur présente d'iniquités à réparer, de douleurs à soulager; plus le regard de leur charité devient pénétrant, plus ce spectacle les accable... A la vue de tant de misères, réelles, amères, saignantes qui les entourent, ils se sentent oppressés, ils demandent à Dieu que son règne vienne, ils attendent...

Ah! mes frères, si notre cœur savait aimer d'un amour plus vaste, plus généreux, plus dévoué, si toutes les souffrances, les injustices, éveillaient dans notre conscience une douleur amère, ne se-

rions-nous pas tous, comme Siméon, attendant la consolation d'Israël ?

Mais, il faut le dire pour être sincère, il est petit le nombre de ceux qui souffrent ainsi et qui éprouvent l'ardent besoin de se réfugier dans l'espérance du règne de Dieu. Ne flattons pas l'humanité, ne donnons pas à nos tristesses et à nos dégoûts du monde des causes trop généreuses. Reconnaissons avec humiliation que lorsqu'un homme possède la santé, la force, le talent, la fortune, et qu'il réussit sur la terre, il faut que son âme soit bien éprise de Dieu pour soupirer ardemment après son règne; reconnaissons qu'entre nos discours et nos vraies dispositions il y a à cet égard un contraste souvent dérisoire, et que si le christianisme de notre époque a fait vibrer les cordes mélancoliques de l'âme, a parlé des grandes tristesses et des aspirations idéales, ce langage paraît bien déclamatoire et bien vide à qui voit nos vies si aisément satisfaites, si engagées dans les intérêts présents, si enfoncées dans le bien-être et la mondanité.

Eh bien ! pour que ce langage devienne sincère, que nous faut-il ? L'affliction ; l'affliction, non pas seulement avec ses grands coups, mais avec l'épreuve difficile et rebutante de la patience. C'est

alors que notre cœur comprend pour la première fois ce qu'il n'a fait jusque-là qu'entrevoir. Avouez-le, chrétiens qui pensez aimer Dieu, il faut que vous ayez à souffrir ici-bas pour comprendre que Dieu y est méconnu, il vous faut épuiser les déceptions de la terre pour apprendre à soupirer après la terre où la justice habite. N'est-ce pas là notre expérience à tous ?

Vous aimiez, par exemple, à parler du règne de la vérité, du triomphe de la justice. En songeant à toutes les iniquités qui oppressent les hommes, bien souvent votre imagination s'était envolée vers le temps où la cause de Dieu triomphera. Réver ainsi, vous aviez cru peut-être que c'était attendre le règne de Dieu... Tout à coup, voici l'injustice qui fond sur vous; elle entre dans votre cœur comme une flèche aiguë, empoisonnée; vous sentez une main perfide qui retourne le fer dans la plaie saignante. Ah! comme alors la prière vous échappe, ardente et sincère! Ce n'est plus un élan de votre imagination, c'est un cri de votre cœur qui invoque le juste juge! Toutes les oppressions de la terre se révèlent à vous dans leur réalité sinistre et c'est en gémissant que vous appelez le jour des réparations suprêmes.

Vous parliez avec émotion des souffrances de

l'humanité; cette sympathie, je le crois volontiers, vous était naturelle. D'ailleurs, c'est le grand courant de la piété contemporaine; les souffrances du pauvre, de l'ignorant, trop négligées jusqu'ici, s'imposent à l'Eglise... Vous tourniez donc de ce côté votre pensée; l'idée si poétique, si grandiose du Christ consolateur vous était chère entre toutes... Mais, quand il s'agissait de descendre de ces régions nuageuses de la sympathie pour rencontrer la douleur réelle, avec ses traits souvent vulgaires et repoussants, que devenait votre charité?... Tout à coup voici la douleur qui vous atteint vous-même, vous voici gémissant sous une maladie cruelle, suspendu entre la vie et la mort ou frappé d'une détresse soudaine et d'un deuil affreux. N'est-il pas vrai qu'alors il y a comme un voile qui se déchire et que vous voyez apparaître devant vous le monde de ceux qui souffrent, qui souffrent hélas, sans sympathie, de tous ceux qui n'ont ni vos consolations ni vos ressources? Votre propre souffrance donne une voix plus déchirante à toutes ces douleurs trop oubliées, et c'est avec une ardeur toute nouvelle que vous appelez le règne du Consolateur.

Ainsi, sous les coups de l'épreuve, notre âme apprend à désirer les réalités éternelles. Ainsi,

après avoir commencé à gémir sur nous-mêmes, nous embrassons du regard ce monde auquel Dieu manque, et nous unissons notre prière à ce soupir immense de la création dont nous parle saint Paul. Attendre ! c'est notre vocation à tous. Nous sommes des serviteurs dont le maître est en exil, et nous veillons jusqu'à son retour. Ah ! gardez au plus profond de votre cœur cette grande espérance, ne laissez pas cette flamme divine s'éteindre au souffle de l'indifférence ou de l'incrédulité. Comme Siméon, vous aurez à lutter contre toutes les tentations du doute, contre toutes les railleries des moqueurs. On vous dira : « Où est la promesse de son avènement ? » On vous parlera de l'Évangile qui va perdant sa force, on vous dira que Dieu n'intervient plus pour défendre sa cause ; on vous opposera la faiblesse et les divisions de l'Église, les défections de ceux qui désertent le drapeau du Christ, le scepticisme des savants, l'hostilité du grand nombre. Eh bien ! comme Siméon, espérez contre espérance, réfugiez-vous vers la parole du Dieu fidèle et, placés sur ce roc, attendez, attendez encore... Le jour de Dieu viendra. Heureux ceux qui verront sa venue..., mais, plus heureux encore, au jour des rétributions suprêmes, ceux qui, sans voir se lever son aurore, sont morts les regards tournés

vers l'Orient, et n'ont pas douté de la fidélité de Dieu!

Après la fermeté de son espérance, le second caractère qui me frappe chez Siméon, c'est la grandeur de sa foi. Pour l'apprécier, dépouillons-nous de nos idées, écartons ce prisme trompeur à travers lequel le christianisme naissant nous apparaît tout coloré de grandeur et de poésie. Que voit Siméon dans le Temple de Jérusalem? Un pauvre enfant apporté par des pauvres. Quoi de plus frêle, quoi de plus incertain que son avenir! Un enfant sans gloire, sans apparence! Et, dans cet enfant, il découvre celui qui doit être la gloire d'Israël, et, chose plus admirable encore et tout à fait étrangère à l'esprit d'un Juif, celui qui doit éclairer et relever les Gentils. Quelle magnifique destinée! Ainsi, c'est l'humanité entière que Siméon donne pour cortège à l'enfant qu'il porte dans ses bras... Jamais d'aussi immenses espérances ne s'attachèrent à une base aussi frêle... Jamais foi plus hardie ne s'élança dans l'infini, en comptant sur la parole de Dieu... Eh bien! Siméon s'est-il trompé? J'en appelle à l'incrédulité même. Qu'elle nous dise si tous les faits annoncés par lui ne se sont pas réalisés, si le nom de cet

enfant n'est pas devenu, je ne dis pas seulement la gloire d'Israël, mais la gloire la plus haute de l'humanité, si les Gentils, dont Siméon prédisait le relèvement, relevés en effet par Jésus, n'ont pas formé, sous ce nom adorable, une famille spirituelle qui va s'élargissant et qui prétend absorber dans son sein l'humanité tout entière;— ou plutôt qu'elle écoute le cantique de Siméon lui-même répété à chaque fête de Noël sur tous les lieux de la terre par le chœur grandissant de l'Eglise des rachetés.

Eh bien! mes frères, avez-vous la foi de Siméon? Mais que dis-je? Avons-nous besoin d'un effort aussi sublime? Comparez un moment, je vous prie, notre situation à celle de Siméon. Siméon a cru quand Jésus était un enfant de quelques jours... Il y a dix-huit siècles que Jésus vit et fait vivre le monde. Siméon a cru quand Jésus n'avait pas d'autre cortège que Joseph et Marie... Vous, vous le voyez entouré des prophètes qui l'ont annoncé, des apôtres qui l'ont prêché, des rachetés de tous les siècles qui tous proclament qu'ils ont trouvé en lui seul le pardon, la lumière et la paix. Siméon a cru quand Jésus n'avait rien fait encore... Vous, vous avez vu, je ne dis pas seulement son ministère de trois années, sa vie

incomparable, ses miracles inexplicés; vous avez vu son œuvre qui grandit et se continue, vous avez vu son Evangile, partout efficace, livrer partout à l'iniquité, à l'erreur, à la corruption, une guerre implacable; vous avez vu son Eglise, cent fois près de périr, se relever toujours et croître à travers les menaces, les persécutions et les dédains; vous avez vu le Christ accomplir autour de vous, dans le fond même des âmes, l'œuvre la plus étonnante et la plus irrécusable, la conversion de la volonté, le renouvellement des affections, un changement enfin que nul autre n'eût pu produire; vous l'avez vu s'emparer des cœurs aujourd'hui, tout aussi bien que lorsque son regard s'arrêtait sur un Lévi ou un Zachée pour les amener à lui; vous avez vu ce que peut son nom dans l'amère tentation de la souffrance, ou à l'heure solennelle de la mort, alors que les illusions sont impossibles, que l'homme va paraître devant le souverain juge et qu'il lui faut à tout prix le pardon; vous avez recueilli peut-être sur des lèvres mourantes, avec une dernière bénédiction, ce nom adorable qui résumait toute une vie de foi, d'amour et de longue attente... Tout cela, si d'autres l'ignorent, vous l'avez vu, vous en avez été les témoins, et... vous ne croyez

pas! — Ce n'est pas tout, Simon a cru quand Jésus n'avait rien fait *pour lui*... Mais vous, vous avez vu son amour dans toute sa magnificence, vous avez été conduits au pied de la croix. On vous a prêché l'histoire de sa miséricorde, de ses abaissements; ce corps, que Siméon tenait sur ses bras, vous l'avez vu percé de clous, frappé de verges et ruisselant de sang, ces yeux vous les avez vus cherchant en vain la face d'un Père qui se cache, cette bouche vous l'avez entendue prononçant les paroles les plus sublimes dans la plus affreuse agonie... On vous a dit que vous étiez les objets de cet amour inouï; hélas! depuis longtemps vous le savez sans doute; cette pensée vous a touché parfois... Mais, quand il a fallu croire, vous avez reculé : devant la perspective d'une vie chrétienne et du dépouillement intérieur qu'elle demande, devant les jugements des hommes, vous avez fui, refusant même cet effort d'attention et de bonne volonté sans lequel la foi sérieuse est impossible; en face de tant de témoins qui vous appellent, en face de cette croix où tant de pécheurs semblables à vous ont trouvé leur unique refuge, en face de cet amour qui confond les anges, vous restez indécis, incertains, gardant pour vous-mêmes le cœur que Dieu vous demande, ou décidés, par un odieux

calcul, à ne le lui donner que quand le monde n'en voudra plus !

Mais j'entends votre excuse : — « La foi, me direz-vous, ne se commande pas, » et vous ajouterez peut-être qu'il était aisé à Siméon de croire, puisqu'il avait été averti par le Saint-Esprit.

Oh ! je sais bien, vous répondrai-je, que la foi ne se commande pas ! Dieu ne force personne. Ce n'est pas pour se faire servir par des esclaves qu'il a envoyé son Fils ici-bas ; pour nous gagner à lui, il nous attire, il nous appelle doucement, et c'est là ce que l'Écriture nomme l'attrait du Saint-Esprit. Mais qui m'assure que vous n'ayiez jamais senti cet attrait, et que vous ayez le droit de dire que Dieu ne vous a point avertis ?

Mes frères, je ne connais pas votre vie intérieure, mais je connais la mienne, et le cœur de l'homme, dit l'Écriture, répond au cœur de l'homme. Or, je supplie chacun de vous, laissant ici les autres, de s'interroger devant Dieu et de se demander s'il n'a jamais senti dans son cœur une voix secrète qui l'attirait vers Jésus-Christ. Elle est diverse cette voix mystérieuse ; elle n'a pas

pour tous les mêmes accents : à l'oreille des pécheurs endurcis, elle éclate souvent comme un formidable tonnerre, mais pour le petit enfant qui lit l'Evangile aux pieds de sa mère, c'est la voix pleine de douceur du bon berger. Ne l'avez-vous point entendue ? C'est elle qui a souvent rappelé à votre mémoire vos fautes passées et vos hontes secrètes ; c'est elle qui, dans le silence, loin du bruit des hommes, vous parle d'un Dieu saint, d'un jugement que vous ne pourrez fuir et de l'éternité qui vous attend... C'est elle qui trouble vos joies coupables et qui les empoisonne de remords. C'est elle qui, lorsque vous cherchez à vous étourdir par une agitation folle, écrit sur votre conscience ces mots qu'une main mystérieuse traça dans le festin de Belsçatsar sur le mur du palais : « Tu as été pesé à la balance et tu as été trouvé léger. » C'est elle qui vous fait si bien comprendre parfois ce que la vie du monde a de petit, de froid, de vide et de dérisoire. C'est elle qui vous fait soupirer après un amour pur, après une vie sainte, après la paix intérieure ; c'est elle qui vous appelle aux joies innées du ciel, à la communion de Dieu, à tout ce qui est grand, céleste et bon ; c'est elle qui touche maintenant votre cœur par le souvenir de tout ce que ce jour vous rappelle ; c'est elle, enfin, qui, en

ce moment même, vous persuade que je vous dis vrai et que je n'ai fait que vous raconter votre histoire... Eh bien! cette voix qui vous trouble, qui vous effraye ou qui vous attire, c'est la voix du Saint-Esprit. Ne dites donc pas que Dieu ne vous a point avertis, ne dites pas qu'il vous a laissés sans appel et sans témoignage! Ne démentez pas, avec un pareil sophisme, les preuves les plus évidentes de sa miséricorde; ne rejetez pas sur Dieu une faute dont vous êtes seuls responsables; à l'incrédulité n'ajoutez pas l'ingratitude, et aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs!

J'ai montré comment Siméon attendait son Sauveur, et comment il crut en lui au jour même où Jésus lui fut présenté. Il nous reste à voir quels sentiments éveille dans son âme la certitude dont sa foi le remplit.

Tous ces sentiments se résument en un seul : c'est la joie, la joie d'une âme qui est comme accablée par la bonté de Dieu, joie qui s'exhale par un vrai cantique : « Tu laisses maintenant aller ton serviteur en paix ! »

La joie ! N'est-ce pas là, mes frères, le caractère

qui distingue cette fête chrétienne entre toutes les autres?... Hélas! pourquoi faut-il ici qu'une sombre pensée vienne traverser notre cœur? Cette nuit de Noël où nous célébrons le plus pur et le plus touchant des souvenirs, c'est, de toutes les nuits de l'année, celle que le monde consacre aux débordements des plus grossiers plaisirs, celle où le vice et la débauche font entendre jusqu'au matin, dans nos rues, le bruit de leur gaieté cynique et de leurs divertissements. Ah! puisse du moins la voix de la prière, montant vers Dieu, de tous les cœurs qui l'aiment, couvrir tant de blasphèmes, et retomber en bénédiction sur ceux-là même qui profanent comme à plaisir tout ce que nous connaissons de plus adorable et de plus sacré!

Soyez joyeux! vous dirai-je, mais que votre joie soit semblable à celle de Siméon. Or, quel est le principe de sa joie? C'est une paix divine : « Tu laisses aller ton serviteur en paix. » Et cette paix, sur quoi repose-t-elle? Sur la certitude du salut : « Mes yeux ont vu ton salut. » Siméon savait-il par une révélation particulière à quel prix ce salut serait accompli? Je l'ignore, mais ce que je recueille du moins de ses paroles, c'est qu'il savait que ce salut s'accomplirait par la souffrance, car il annonç

clairement à Marie qu'une épée doit transpercer son âme. Il sait que le salut est apporté à la terre, et voilà ce qui lui donne la paix. Voilà aussi quel doit être en ce jour le meilleur fondement de votre joie. Si pour vous cette question reste indécise, si pour vous Dieu reste un étranger, si l'éternité toujours ouverte vous est une pensée importune, si la vue du tribunal divin ne vous apporte que trouble et qu'effroi, si les promesses de l'Évangile, si son pardon résonnent à votre oreille comme un langage mystique auquel votre cœur est fermé, comment voulez-vous que je vous parle de paix et de joie? Il n'y a de paix que dans la vérité, et, pour nous coupables, il n'y a de vérité que dans le pardon. A genoux, mon frère, ma sœur, à genoux aux pieds de votre Sauveur! A genoux, s'il le faut, dans les larmes, à genoux avec un cœur brisé! Et ne me dites pas que je vous apporte un triste message, car, avec l'Église entière, je puis vous répondre que, s'il y a sur la terre une joie immense, ineffable, une joie qui fasse pâlir toutes celles du monde et qui nous rende plus heureux que les anges eux-mêmes, c'est celle d'un pécheur repentant et pardonné.

Et vous qui connaissez cette joie, ne la gardez pas pour vous-mêmes! Qu'elle rayonne à travers

votre existence et, qu'en voyant la clarté joyeuse qui s'échappe de votre âme, on devine que la paix du ciel y est descendue. Trop préoccupés peut-être de défendre notre foi par des raisonnements et des discussions pénibles, nous n'avons pas assez songé à tout ce qu'a de puissant, de persuasif la joie pure et paisible d'un cœur qui croit en Dieu. Pourtant l'Écriture nous y rendait attentifs, car si nulle part elle ne nous enjoint de discuter et de raisonner, souvent elle nous commande d'être joyeux. De la joie, l'Évangile fait un ordre. Qui peut en mesurer la douce mais irrésistible influence, qui nous dira combien d'incrédulités se sont fondues à son contact, comme s'amollit au rayon du soleil le sol durci par une froide nuit d'hiver?

Soyez donc joyeux, vous dirai-je. Ne laissez pas vos doutes et vos tristesses se placer aujourd'hui entre vos âmes et le ciel qui s'entrouvre. C'est aujourd'hui la fête de Jésus enfant. Auprès de son berceau, ayez des cœurs d'enfants. Ayez leur simple et naïve confiance, ayez leur foi sans calcul et sans fausse honte, ayez leur bonheur expansif dont la puissance est telle qu'elle déride les fronts les plus soucieux et force les cœurs les plus fermés à s'épanouir. Rachetés du Christ, secouez le poids de la

vie, ne laissez pas se tourner vers la terre vos pensées et vos cœurs que Dieu veut attirer en haut. Associez-vous au chant des anges, et si vous cherchez en vain à vos côtés sur la terre ceux qui l'auraient redit en ce jour avec vous, songez que dans le ciel ils le répètent et que leur voix répond à la vôtre.

Soyez joyeux, enfin, mais non pas de cette joie mauvaise qui évite avec soin la vue des souffrances parce qu'elle a peur d'être troublée dans son égoïste sécurité. La joie chrétienne ouvre le cœur, elle l'élargit sans cesse, car elle est inséparable de l'amour. Ce qui l'attriste au contraire, ce qui la fait tarir, « c'est le regret amer d'avoir aimé trop peu. »

Allez donc, mon frère, allez s'il le faut à celui qui vous a offensé, à celui dont vous êtes séparé par un ressentiment cruel qui jette une ombre mauvaise sur ce jour de fête. Allez lui dire qu'aujourd'hui vous avez vu votre Sauveur abaissé, humilié, et qu'en présence d'un tel spectacle votre orgueil s'est brisé. — Allez dire à ceux qui souffrent, qu'aujourd'hui vous avez vu votre Sauveur se faisant pauvre, et que votre cœur s'est ému; allez dire aux affligés qu'aujourd'hui est descendue

du ciel la bonne nouvelle qui seule peut relever et consoler.

Que s'il y avait ici un cœur incrédule, un cœur fermé à cette foi qui fait notre joie, c'est à lui que je m'adresse en terminant. Vous ne vous associez point, mon frère, lui dirai-je, à tous les sentiments d'amour, de confiance, de profonde gratitude qu'éveille en nous ce jour de Noël. Pour vous, cette fête n'est qu'une légende touchante et rien de plus, et votre raison, pensez-vous, est trop éclairée pour croire que le ciel ait pu s'ouvrir, et que le chant des anges ait jamais retenti sur la terre.

Or, laissez-moi vous le demander. Voudriez-vous nous gagner tous à votre manière de voir, et, pour tout dire, verriez-vous avec joie venir le temps où Noël ne serait plus célébré? Si vous êtes ferme et conséquent avec vous-même, vous devez le vouloir. — Eh bien! que le souvenir de cette nuit divine s'efface, que le chant des anges s'évanouisse, que le nom de Bethléem aille rejoindre tant d'autres noms ensevelis dans la mythologie antique... Votre vœu sera satisfait... Mais, sachez-le du moins, le jour où cette croyance au Fils de Dieu incarné aura disparu, c'est la foi en Dieu lui-

même, je veux dire au Dieu vivant, qui s'éteindra sur la terre, car, si Dieu ne s'est pas manifesté en Jésus-Christ, où est-il, et où pourrions-nous entendre sa voix ? Vous ne voulez pas d'un ciel qui s'entr'ouvre, et votre raison ne conçoit point un Dieu qui sauve ses créatures par un acte de son amour. Eh bien ! que le ciel se ferme, que votre Dieu y reste immobile et captif sous les lois qui l'enchaînent ; vous avez, comme le paganisme antique, placé la Fatalité au sommet de l'échelle des êtres ; au Dieu d'amour vous avez substitué le Destin, mais le paganisme ancien a eu pour héritier l'Évangile, et le vôtre ne nous conduirait qu'au néant.

Mais non, vous ne nous ôterez pas notre Noël. Discutez, si vous le voulez, dans vos écoles ! Révez une religion plus parfaite, plus raisonnable ! Supprimez avec le mystère d'un Dieu incarné le mystère d'un Dieu personnel et vivant... je suis tranquille. Pendant que vous agiterez ces questions sans réponse, l'homme pécheur, l'homme coupable, l'homme qui écoute la voix de sa conscience, l'homme qui souffre et auquel il faut un Dieu qui l'aime, l'homme, enfin, qui a besoin d'un Sauveur, ira, avec l'Église, adorer à Bethléem... Chaque année, il en reprendra la route ; chaque année des

adoreurs plus nombreux entoureront le berceau de Celui que nous appelons le Fils du Dieu vivant, jusqu'au jour où, sur l'humanité rassemblée tout entière à genoux aux pieds du Sauveur, retentira le chant des anges : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre et bienveillance envers les hommes! »